

C a m b o u r a k i s

Vie de l'édition

Cambourakis, le petit éditeur pour qui le monde est une grande librairie

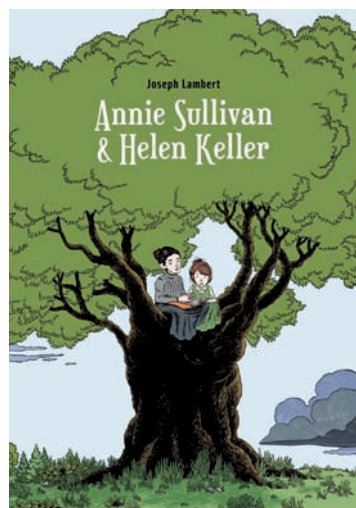
Frédéric Cambourakis a fondé la maison d'édition qui porte son nom en 2006. Si son point de départ est la bande dessinée, ses premiers titres de littérature générale sortent en 2008 et la littérature jeunesse les rejoint en 2012. À peine trois ans plus tard, cette maison d'édition résolument tournée vers la création internationale a déjà attiré l'attention de tous les médiateurs attentifs. Rencontre avec un éditeur qui a longtemps été libraire et l'est sans doute encore un peu...

La Revue des livres pour enfants : Quelle mouche vous a donc piqué, en 2006, pour que vous créiez une maison d'édition de bandes dessinées ?

Frédéric Cambourakis : L'idée a toujours été de faire une maison d'édition généraliste, mais j'ai de fait commencé par la BD. Pour avoir été longtemps libraire, je me disais que la BD était plus facile à diffuser tout seul mais que pour la littérature générale, j'avais vraiment besoin d'un diffuseur. Et c'est comme ça que ça s'est passé. Nous expédions nous-mêmes nos premières BD mais nos livres de littérature générale sont sortis quand nous avons eu un diffuseur, Actes Sud. À la sortie de mes premiers livres j'étais encore libraire et je trimballais mes livres dans mon sac à dos. J'avais le sentiment qu'il fallait commencer comme ça. C'étaient des livres légers, des petits formats, alors c'était jouable.

En 2012, arrivent les livres jeunesse...

Pour moi, la jeunesse faisait évidemment partie de mon projet.



↑
Joseph Lambert : *Annie Sullivan & Helen Keller*, Cambourakis en coédition avec Ça et là. Sélection officielle du Festival d'Angoulême 2014.

Avant de me spécialiser en BD, j'ai aussi été libraire jeunesse pendant quelque temps, à Vincennes, à la librairie Millepages. J'y ai travaillé aux côtés de Nadine Fernoud-Plattet, et je me rends compte aujourd'hui que cette femme passionnée m'a beaucoup apporté. Ces deux univers-là, j'ai l'impression qu'ils sont à ma portée : j'ai côtoyé leurs lecteurs. Ça aide ! Ça m'a permis de connaître à la fois la production et ceux qui la lisent. J'étais dans le concret. Connaître le lecteur, ça donne de l'assurance, de la clairvoyance. Peut-être qu'avec le temps je suis en train de me déconnecter de ça. Mais à l'époque je pouvais comprendre comment un livre allait être reçu, s'il allait marcher.

Vous voulez dire qu'être éditeur, ça déconnecte de la réalité du lecteur ?

Avec le temps oui... Surtout en BD. Le marché a considérablement évolué. L'époque est très différente. C'est plus compliqué de deviner ce qui va être lu. *Persépolis* de Marjane Satrapi, a attiré beaucoup de gens qui ne lisaient pas de BD. Le format



↑

L'équipe des éditions Cambourakis

De gauche à droite : Amandine (suivi éditorial), Sylvain (graphiste), Frédéric (éditeur) et Chiara (chargée de communication).

du *graphic novel* a attiré beaucoup de monde et tous les éditeurs se sont mis à en faire. Ça a élargi le mécanisme des goûts. Mais beaucoup de ces lecteurs sont repartis ailleurs aujourd'hui. Les jeunes auteurs ont été récupérés par de gros éditeurs, par la collection Poisson Pilote de Dargaud par exemple. D'un autre côté, le monde de l'heroic fantasy a lui aussi explosé, avec Soleil et Delcourt. Jusqu'à saturation ! La BD indépendante est noyée dans tout ça maintenant. Les petits éditeurs ont des concurrents directs qui sont les collections de création des gros éditeurs, comme « Shampooing » (Delcourt) « Écritures » (Casterman)... Difficile de trouver sa place dans cette profusion. Alors oui, je me sens plus loin du lecteur aujourd'hui. C'est terrible à dire mais le métier d'éditeur peut amener à un enfermement sur soi-même, sur ses propres recherches, à une déconnection vis-à-vis du réel. On lutte contre ça mais on peut tomber dans des boucles personnelles.

Et donc la jeunesse...

Je l'avais prévue dès le départ, mais il fallait faire chaque chose en son temps. On est quatre, juste quatre, plus ma compagne, qui est libraire par ailleurs. Je ne sépare pas très nettement les adultes et les enfants. L'adulte n'est jamais très loin et souvent la lecture passe par lui. Et le fait d'avoir deux enfants entre forcément en ligne de compte. Je ne pense pas avoir élaboré une réflexion sur ce que je veux apporter aux enfants. Je me laisse guider par ma sensibilité. Je n'ai pas un fil directeur préalable, c'est intuitif, émotionnel. Je fais très peu de création (ce qui me différencie des autres petits éditeurs) alors je suis en situation de choisir des livres qui existent dans d'autres langues. Soudain l'un d'eux me touche et, par extrapolation, je me dis qu'il peut toucher les enfants, alors je me lance. Mais je ne suis pas guidé par une volonté de thématique.

Comme si vous faisiez votre marché dans une grande librairie mondiale.

Je me mets beaucoup en situation en voyageant. Mes goûts de lecteur sont faits comme ça et ma motivation d'éditeur vient beaucoup de là : j'ai

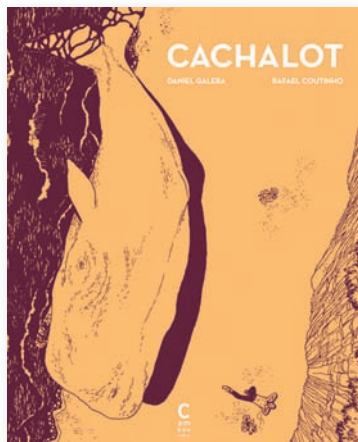
besoin de faire des rencontres, de découvrir d'autres cultures. Je l'ai fait en Pologne, aux États-Unis. Bien sûr maintenant j'ai moins de temps et ça passe beaucoup par les foires de Bologne et de Francfort. Mais j'y vais le nez au vent, je n'ai quasiment pas de rendez-vous avec des agents. Beaucoup de choix sont liés à des hasards. J'ai besoin d'aller vers les choses, vers autre part. J'ai besoin de voir le livre mis en situation, le prendre en mains. Mes premiers livres édités sont hongrois. À un moment je me suis dit que j'allais parcourir ainsi l'Europe depuis les Balkans jusqu'au nord de la Scandinavie. C'était une boutade mais, finalement ça correspondrait presque à la réalité ! Pour la BD, j'ai aussi beaucoup cherché mes livres sur Internet. J'y passais des heures pour, de lien en lien, trouver des livres et des auteurs dont j'avais envie d'être l'éditeur pour la France.

À tant privilégier la littérature étrangère, j'imagine que le traducteur est pour vous un allier essentiel.

C'est primordial ! J'essaie d'établir des relations de confiance, dans la durée. Certains sont désormais des apporteurs de projets, qui me permettent d'aller d'un auteur à l'autre.

On a coutume de dire qu'en jeunesse, et surtout pour l'album, la traduction est plus du côté de l'adaptation que dans les autres domaines littéraires.

Avant sans doute, mais plus tant que ça. En BD ça l'est souvent plus, ne serait-ce que parce que le texte traduit, par nature un peu plus long que le texte d'origine, doit rentrer dans les bulles ! On essaye de choisir des livres qui ont un certain style, y compris dans le texte, et c'est ce style que l'on cherche à transmettre. Alors on essaye de rester au plus près de ce texte d'origine. Encore plus quand le texte et l'illustration sont d'un seul et même auteur.



↑ Daniel Galera, Rafael Coutinho: *Cachalot*, Cambourakis, 2012
Bande dessinée brésilienne



↑ Joanna Hellgren, Åsa Lind: *Le Châle de Grand-mère*, 2013



↑ Susanna Mattiangeli: *Les Autres*, 2014

Votre recherche de livres étrangers a-t-elle à voir avec un sentiment de manque dans la production française?

Non, je ne vois pas les choses comme ça. Je me laisse aller vers les livres, ils n'ont pas besoin de combler un vide pour exister. Après, on peut se retrouver face à une génération de créateurs qui ont un ton, je pense à la Suède notamment. Un ton différent que l'on a envie d'accueillir. Une liberté de sujet, une façon de les amener qui leur est propre. C'est ça qui se joue.

Entre l'éditeur et le lecteur, il y a de nombreux médiateurs, et il y en a plus encore quand il s'agit du livre jeunesse.

Je me lance tout juste alors je découvre au fur et à mesure! Pour la jeunesse c'est un fonctionnement très spécifique en effet. Ça n'a rien à voir avec le monde la BD. En jeunesse, il y a d'innombrables ateliers, des prix, des séances de lectures, pleins de débats... Tout ce travail des médiateurs qui n'existe que pour la jeunesse. On se rend compte que ce travail de fourmi permet aux livres d'exister plus longtemps. Ça change la vie d'un livre. Par exemple *Le Châle de Grand-mère*, d'Åsa Lind et Joanna Hellgren, vient d'être sélectionné pour le Prix Versele en Belgique. Ça représente 1000 exemplaires, c'est incroyable! Ça aide à s'inscrire dans la durée, ce qui est mon but. Je découvre que des livres qui passent un peu inaperçus à leur sortie ont le droit à un rebond six mois plus tard. C'est le cas pour *Les Autres*, un album italien pas forcément très facile mais que je trouve très fort. En jeunesse, on a le droit à la durée. C'est formidable, ce temps qui nous est accordé. Six mois après, une mairie commande 100 exemplaires, un prix choisit un livre... Il y a beaucoup d'acteurs autour de la question « que met-on entre les mains des enfants? » C'est vraiment très particulier. En BD il n'y a pas ça, ce

n'est pas une cause comme l'est le livre jeunesse.

Vous qui êtes résolument tourné vers l'international, si je vous offrais un billet d'avion, quelle destination choisiriez-vous?

J'irais au Japon! Quel que soit le domaine, l'édition japonaise est dynamique, j'ai plein de choses à y découvrir dont j'ignore tout, surtout en jeunesse. Je connais les classiques mais il y a aussi tout un courant d'édition indépendante en BD que j'aimerais vraiment voir en situation. Au passage, je ferais une étape en Corée. Même si, en Corée, l'ampleur du numérique a beaucoup changé la donne pour la BD : de nombreuses séries ne sont plus du tout publiées en papier.

Le numérique, vous n'en parlez pas beaucoup pour la France...

À vrai dire, ça ne m'intéresse pas, pas du tout. Si ça reproduit ce qui existe en papier, ça n'a pas grand intérêt sauf quand je pars en vacances et que je dois lire plein de livres trop lourds à transporter. En dehors de ça, ça ne me passionne pas. Rien ne se vend, c'est presque du bourrage de crâne! On dépense beaucoup d'argent public pour ça. La création réelle sur ces supports nouveaux, c'est très peu de chose, au fond. Ce n'est pas dans mes projets. L'excitation vient du papier, de l'objet.

Et justement, alors que l'édition jeunesse se caractérise souvent par des objets très sophistiqués, votre catalogue témoigne d'une approche assez sage de la fabrication du livre...

C'est vrai, j'ai un rapport très classique à l'objet livre, j'aime bien ça, un désir de modestie. Ma volonté de durée va avec une certaine patience. J'ai besoin de temps pour travailler, pour comprendre la logique des choses.

À quoi va ressembler votre année 2015 ?

Un peu moins de livres scandinaves, même si je veux continuer à travailler l'œuvre d'Eva Lindström ! C'est un grand auteur que je compare volontiers à Anne Herbauts. Elle mérite que les médiateurs aident à faire connaître son travail. À la fin de l'année, j'étais content de voir que les Films du Préau ont sorti ses courts métrages *Les Amis animaux* ; je vais d'ailleurs publier les albums qui leur correspondent. Notre rythme, en jeunesse, c'est un livre par mois, douze par an. Il y aura sans doute un peu plus de création. Nous avons deux projets avec Hélène Gaudy, l'un illustré par Anne Beauchard et qui s'appelle pour l'instant « Le Petit pays » et le second illustré par Simone Rea, « La Nuit ». Et j'ai aussi envie de rééditer des ouvrages qui me manquent parce qu'ils n'existent plus. *Le Roi de la piste* de Nicolas de Crécy par exemple, mais il y en aura d'autres... Et nous continuons notre série de coloriages hongrois.

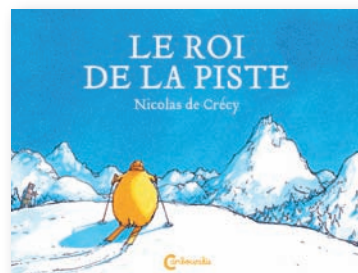
Et quel est votre prochain défi ?

C'est du côté des sciences humaines ! Nous lançons une collection sur le féminisme, « Sorcières », dont le premier titre est *Sorcières, sages-femmes et infirmières, une histoire des femmes soignantes*. Pour la première fois, j'ai une directrice de collection, ma sœur, et ça aussi c'est une expérience nouvelle : apprendre à ne pas m'occuper de tout !

Propos recueillis par Marie Lallouet
le 13 janvier 2015.



↑
William Kotzwinkle, trad. de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru : *L'Ours est un écrivain comme les autres*, 2014.



↑
Nicolas de Crécy : *Le Roi de la piste*, réédité en 2015
Première édition : PMJ, 2000

Les Amis Animaux, affiche du film d'Eva Lindström, Les Films du Préau.
↓

